

Au commencement, tu n'étais qu'un animal qui marche

Marie-Célie Agnant

Number 173, 2022

Je cultive le jardin de la furie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98484ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Agnant, M.-C. (2022). Au commencement, tu n'étais qu'un animal qui marche. *Moebius*, (173), 123–126.

Au commencement, tu n'étais qu'un animal qui marche

Marie-Célie Agnant

Au commencement, tu n'étais qu'un animal qui marche. Comme les autres, tu portais tes rêves accrochés à tes pupilles, mais tu t'es soudain transformé en bête-qui-rue, bête-qui-tue.

Aujourd'hui, je te demande : où donc s'est fourvoyée ton âme et, hormis tes armes redoutables, qu'y avait-il dans ton bissac ?

Tu es entré par effraction dans mon existence, pour n'en jamais ressortir. Tu m'as raclée jusqu'à l'os, pour recueillir les derniers reflets de ce qui palpitait en moi. Tu as épuisé le sol de mes passions, abattu les forêts sacrées de mes traditions, transformé mes raisons de vivre en incertitudes et arguments que tu prétends abstraits. Pièce après pièce, tu as démantelé l'architecture de mon réel, et fait de ma descendance rien de plus qu'un mirage. C'est ainsi que ne subsiste autour de moi, à présent, qu'un vague schéma théorique.

Nous savons qu'il est des secrets qui rassemblent les points cardinaux, qu'il existe aussi, dans les tréfonds de l'âme, des espaces de redéfinition et de rédemption ; cependant, engoncé depuis toujours, et pour ton malheur, dans tes défroques d'être unidimensionnel, comme bien d'autres choses, cela, tu l'ignores.

Comment alors combler ces vides, ces lacunes, en toi ?

Entreprise à la fois terrible et splendide, s'il en est ; elle exige tant d'apprentissages. Tu devras faire appel au sacré ; lui seul permet l'indispensable cohérence entre l'esprit et le corps. Mais, toi qui as usé, abusé, tous les corps trouvés sur ta route, qui les as profanés sans égards et sans remords, comment parviendras-tu à décoder son bon usage ? Comprendras-tu, enfin, que ce corps par toi déifié, ton corps inexorablement dépourvu d'âme, n'a fait de toi qu'un être voué aux naufrages sans cesse répétés ? Toi, qui aujourd'hui encore nourris ta superbe du ratissage et du démantèlement du monde, découvriras-tu, enfin, que tu as négligé les régions les plus appréciables, celles qui t'auraient permis de devenir humain ?

Terreur ! Lorsque tu te rendras compte que, de l'intérieur, ce territoire qui constitue ma peau n'est pas différent du tien ! Terreur assurée, mais aussi ravissement – à condition que tu aies le courage de garder les yeux ouverts –, puisqu'au creux de cette découverte réside ta véritable liberté.

Coutelas au poing, la profanation des vestales

Lors de ton arrivée, coutelas au poing, te rappelles-tu, il n'y avait ni palissade ni barrière. Rien que l'immensité des paysages insondables et émouvants. C'était le ciel, le soleil, la forêt ou le désert, le sable et l'horizon. En caravanes, au tempo des saisons, comme le vent, nous suivions les pistes. Rappelle-toi. En ce temps-là, je possédais encore ce premier territoire qu'est ma langue, tu me l'as confisqué. Ne me reste aujourd'hui qu'un langage aux échos kafkaïens, rien qu'une langue amère, langue de la consternation et de l'affliction, pour dire l'absurde.

J'avais aussi la sagesse de celui qui ne sait rien et ne cherche point à savoir. C'est ainsi que je t'avais simplement demandé si tu voulais apaiser ta soif, te reposer. Je ne te savais pas porteur d'une folie meurtrière planifiée avec, partant de tes entrailles,

cette avidité qui t'emplit encore à ras bord. Comment aurais-je pu imaginer que ton seul but était de faire de mon existence entière ton monopole ? Tu m'as tout ravi, ne me laissant qu'un baluchon de mélancolie qu'il m'arrive souvent de traîner. Il pèse encore, il pèse toujours si lourd, car ont suivi et se suivent encore des siècles de déraison, de crimes impardonnables, de blessures profondes et multipliées. Ballot d'amertumes, de préjugés constants et irréparables.

Devant chacun de nous se tient l'ombre d'une femme en gésine

Mon nom aurait pu être Shanawdithit, fille des Beothuks. Il aurait pu être Anacaona, Cacique du Xaragua, ou Mackandal, enlevé au Congo, déporté à Saint-Domingue, brûlé vif au Cap-Haïtien, en 1758.

Qu'importe les noms, je les porte en moi, inscrits dans ma chair.

Mon nom, mon miroir, ces noms, créés pour moi seul. Échardes en mon âme, depuis la profanation, leurs sonorités traversent l'espace vital qu'il me faut pour poursuivre, pour ne pas perdre, à jamais, le chemin initié par les Anciens. Je les ai reçus au terme d'une nuit d'horreur qui s'était déchaînée dans le corps meurtri d'une femme en gésine. Cela semble t'étonner ? C'est que tu ignores, bien sûr, que devant chacun de nous se tient l'ombre d'une femme en gésine, toi comme moi, moi comme toi. Nous quittons la matrice, en emportant avec nous des morceaux de femmes. Incrustés en nous, comme des pierres dans un diadème, ils nous illuminent, nous garantissent le centrage, nous permettent de nous arrimer aux forces de la lumière intérieure. Mais te rappelles-tu le traitement que tu as infligé à nos mères, nos sœurs et nos compagnes ? Siècles de nez coupés, de bras arrachés, démantelées au-delà des os, fouettées jusqu'à la moelle. Première fugue : on leur prenait un pied. Deuxième : cela valait un bras plus un sein. Pour les achever : les crocs de chiens affamés

venus d'Europe, mandés par l'honorable Jean-Baptiste-Donatien de Vimeur, comte de Rochambeau.

Permetts-moi, ici, de t'abandonner à tes souvenirs.

Apprendre enfin à prononcer mon nom

Pour pouvoir dire mon nom, il te faudra rencontrer le feu et surtout un supplément d'âme. Tu te tiendras d'un côté du miroir, puis nous nous évertuerons à rattacher le corps – le tien – à ton esprit, espérant que tu en sois pourvu. Attends-toi à trembler de tous tes os, à trembler jusqu'aux tréfonds de ton être, car tu devras subir le choc de quitter la dépendance servile, de réveiller ta conscience viscérale, pour accueillir le feu de la réconciliation, d'abord avec toi-même, puis avec l'Autre.

Mais avant le feu, étonné, tu découvriras, j'en suis sûre, des morceaux de toi : poussière, miettes infimes, égarées au service d'une cause donnée pour civilisatrice, mais ô combien criminelle. Il te faudra un courage immense pour ployer ta superbe, comme on ploie un métal rongé. Tu devras ensuite t'agenouiller, rassembler l'un après l'autre tes morceaux éparpillés. À ce moment-là, tu comprendras peut-être que, dans ton incroyable suffisance, dans ta rage destructrice, tu as raté l'occasion de découvrir un autre rapport au monde. Toujours plein de morgue malgré tout, tu diras certainement, tu diras sans doute, que « rien ne sert de bricoler des théories fumeuses sur la sagesse ! ».

C'est ainsi que, sur un chariot mené au galop par ton mépris, tu as conduit notre vie, ma vie, tant de vies, et le monde entier, au bord de la falaise, là où s'est réfugié le dernier condor, par toi empoisonné. Il est toujours cet animal qui marche, il porte encore ses rêves accrochés à ses pupilles, mais il se prépare pour sa dernière prière en gravant, dans l'écorce d'un monde qui s'effrite, l'épopée interminable de siècles sans lumière.